

Anita Izcovich

La femme et l'indicible *

C'est avec l'hystérie qu'est née la psychanalyse. Freud a, au départ, construit sa théorie à partir de l'énigme et de l'indicible des symptômes hystériques en tentant d'en trouver la vérité dans un mythe œdipien. Il a finalement conclu par une question : que veut la femme ?

Je commencerai par me reporter aux siècles qui nous ont précédés, pour saisir comment on répondait à l'énigme de la femme par un mythe, dans le discours social. Je me disais que dans l'histoire, aux différentes époques, la femme illustre bien souvent la question de ce qui ne peut se dire et qu'elle a la fonction à la fois d'interroger et de soutenir le discours du Maître.

Et ce qu'on peut remarquer, c'est qu'en période de crises religieuses, de perte des identifications collectives, la femme a parfois la fonction d'inscrire cet égarement du discours du Maître pour le réaffirmer. Elle prête son corps pour inscrire une croyance dans la faille de l'Autre du signifiant. Lucien Israël ¹ notait qu'au moment où les égarements religieux se multipliaient, on pouvait constater que le nombre de sorcières augmentait.

Et puisque nous sommes ensemble à Bordeaux, je prendrai l'exemple du démonologue Pierre de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux et désigné en 1609 par Henri IV pour enquêter sur la sorcellerie dans le Labourd, le Pays basque français. De Lancre ² mentionne que bien souvent, dans cette région ruinée par le contre-coup des guerres de religion, les sorcières témoignaient de leurs croyances païennes dans la langue basque qu'il ne connaissait pas.

* Journée du pôle Bordeaux région « Parler, c'est à... dire », samedi 26 septembre 2009.

1. L. Israël, *L'Hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, 1976.

2. P. de Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, Paris, Aubier, 1982.

L'homme de loi tente alors de mettre au jour l'indicible des femmes exprimé dans une langue étrangère, en lui donnant une logique doctrinale. De Lancre la traduit même dans une érudition savante, en multipliant ses références à la littérature grecque, latine et biblique. Ses écrits sont alors largement diffusés en France, et ils doivent contribuer aux progrès de la juridiction et de la longue reconquête des tribunaux par la puissance séculière : le crime de sorcellerie est désormais entre les mains de la justice d'État et doit échapper à la justice d'Église. Finalement, c'est l'énigme de la jouissance féminine qui est le support de l'affrontement entre les discours du Maître.

La sorcière est aussi celle qui fait usage des pratiques de l'Église pour les faire avec le Diable, elle célèbre des parodies de la messe avec le Diable. Elle déforme la création divine en mêlant la vérité au mensonge. On perçoit là comment la femme, dans sa jouissance qui ne se sait pas, est identifiée à la rebelle absolue, au Mal qui s'oppose au Bien, à l'anti-religion, à l'envers du discours du Maître de l'institution religieuse elle-même. Les historiens évoquent la sorcellerie comme le « double inversé » d'un ordre officiel qui doit la faire disparaître pour mieux triompher.

Donc finalement, de quoi accuse-t-on les sorcières ? Tout d'abord d'être la cause de la maladie et de la mort, mais surtout du rapport sexuel illicite avec le Diable au sabbat, et c'est cet aveu que le démonologue voulait obtenir des femmes sorcières : qu'elles témoignent de comment le Diable avait abusé d'elles.

Pour de Lancre, il s'agit d'« épier et écouter » avec une curiosité insatiable, chercher « quelque chose de nouveau et de rare », faire apparaître à « la vue oculaire de tous les secrets », d'obtenir les « merveilleux effets » d'une « volupté étrange et admirable ³ ». C'est la jouissance féminine qui ne peut se dire, c'est cet impossible du rapport sexuel avec le père réel que le démonologue veut saisir dans une scopie corporelle.

Elle correspond à ce que Lacan appelait dans le séminaire *Encore* « la jouissance qu'il ne faut pas ⁴ ». C'est ce qui d'ailleurs fait exister l'Autre jouissance, qu'une jouissance soit en faute : que l'Autre jouissance ne soit pas, qu'elle ne puisse se dire, c'est porté au

3. *Ibid*, p. 20 et 35.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 55.

compte de la jouissance qui peut se dire dans les termes d'une fiction, et dont c'est la faute. C'est suppléer à l'absence du rapport sexuel avec ce qui peut se dire, avec du semblant. Et les efforts du démonologue consistent à ne pas se laisser tromper par une jouissance qui se dirait et qui ne serait pas la vraie. Lacan le formule ainsi : « [...] faute de savoir jouir autrement qu'à être joui, ou joué, puisque c'est [...] la jouissance qu'il ne faudrait pas ⁵ », qu'il ne « faux-drait pas ⁶ ».

La femme sorcière est caractérisée par l'inconstance qui est un thème de l'époque, un thème baroque. Elle n'est jamais là où on l'attend, elle revêt une apparence trompeuse, toujours divisée entre deux points : son mari la croit à côté de lui, elle est à la fois avec lui et au sabbat avec le diable, qui lui-même a revêtu l'apparence d'un animal pour s'unir à elle. Et même pendant les procès, les sorcières enchaînées sont au même moment en train d'assister au sabbat avec le Diable. Au-delà de cette apparence, c'est la vérité de l'existence de La femme que de Lancre traque à travers les aveux. Il s'agit de juger ce qu'il en est de sa jouissance, car la loi est supposée la régler. Rappelons ce que Lacan disait dans le séminaire *Encore*, de ce qui est recherché dans le témoignage juridique : c'est que la jouissance s'avoue dans ce qu'elle a d'inavouable.

Donc, ce que ce point exemplifie c'est comment le discours du Maître prend ses fondements sur l'énigme de la jouissance de la femme, comment il inscrit son discours dans ce qui ne peut se dire de la femme.

Alors maintenant, qu'en est-il de la psychanalyse ? Elle n'a certes pas pour but de faire avouer une jouissance inavouable. Freud a découvert la psychanalyse avec l'hystérie, et notamment que les symptômes étaient en rapport avec le savoir inconscient. Il est arrivé à l'idée que le traumatisme sexuel n'a pas forcément eu lieu, que c'est le fantasme qui a une fonction causale, et qu'il y a eu une rencontre première avec une jouissance qui a valu comme corps étranger, comme hétérogène au sujet. Et c'est cette rencontre sexuelle inassimilable par la pensée, cet impossible à dire, qui a fait que l'hystérique « souffre de réminiscences ».

5. *Ibid.*, p. 57

6. *Ibid.*, p. 56.

Donc selon Freud, c'est ce savoir inconscient qui est à élaborer dans une analyse, dans une conception que tout peut être dit, que la vérité est tout entière attrapable. D'où son sentiment d'impuissance, son impasse, qu'il situe dans la fin d'analyse, dans le défaut de maîtrise des deux complexes de castration : inciter la femme à abandonner le désir de pénis, convaincre l'homme qu'une position passive n'a pas forcément la signification d'une castration. Son impasse, on peut peut-être la dire comme ça, c'est de ne pouvoir être le maître d'une femme rendue toute pour elle-même et pour l'homme. Freud bute sur une place idéale du psychanalyste. Il est un peu dans la position de celui qui attend des aveux, qui attend que l'hystérique dévoile son secret comme savoir caché. Alors on ne va pas reprocher à Freud de tenir cette position, car il était en train d'inventer la psychanalyse et de découvrir le savoir inconscient qui du coup pouvait paraître précieux. Mais c'est ce qui a donné l'impasse dans la cure de son analysante Dora, dans la mesure où il s'est engagé dans la voie d'accès à l'objet précieux qu'elle lui dérobait. Pour Dora, le savoir que Freud apporte, ce n'est pas ça, car il est impuissant à saisir l'objet de son désir. Et finalement, la question de Dora, c'est la jouissance d'une femme au-delà du désir du père.

Demandons-nous à présent quel a été l'apport de Lacan par rapport à Freud. On peut dire qu'il a introduit une place vide dans l'idéal de la position de l'analyste. Le fond de l'expérience analytique repose sur le discours hystérique. L'hystérique fabrique un homme animé du désir de savoir dans le transfert, et elle-même se présente comme objet cause du désir, celle qui détient la cause du désir de l'Autre. C'est ce qui fait qu'elle est industrieuse, elle apporte le savoir au Maître.

C'est une position qui est valable pour tout analysant, aussi bien homme que femme, car il s'agit du discours hystérique qui est en jeu dans l'analyse. D'ailleurs, on dit communément qu'il faut que le sujet s'hystérise dans l'analyse. Cela implique la mise en place du sujet supposé savoir : l'analysant suppose à l'analyste un savoir que lui-même n'a pas, et c'est pour cela que l'analysant l'aime. L'indicible et le savoir non-su qui le concernent, l'analysant croit qu'il pourra les atteindre. Quant à l'analyste, il maintient une place vide concernant l'idéal, afin que l'analysant élabore ce savoir qui ne se sait pas et qui

appartient à l'inconscient. L'indicible s'origine d'une faille impossible à combler mais qui est toujours à élaborer.

Alors maintenant, pour saisir encore davantage ce qui est en jeu d'indicible dans le processus de l'analyse, je me référerai à la jouissance des mystiques. Lacan ⁷, dans *Le Séminaire XX*, évoque, à propos de Hadewijch et de sainte Thérèse d'Avila, la jouissance au-delà du phallus, la jouissance supplémentaire, la jouissance qu'elles éprouvent mais dont elles ne savent rien. Ces *jaculations* mystiques, dit-il, ce n'est ni du bavardage, ni du verbiage, c'est une jouissance au-delà des mots. Alors c'est un point qu'on peut très bien saisir à travers sainte Thérèse d'Avila et Hadewijch, mais qui m'a paru traité de manière très particulière chez une mystique qui est Madame Guyon – elle a vécu de 1648 à 1717 – dans la mesure où son indicible touche à l'au-delà du sens de manière très forte. C'est ce qu'on lui a reproché et c'est pour cela qu'on l'a emprisonnée : pour son quiétisme, sa tendance trop prononcée au laisser-faire, à la désappropriation de soi, ce qu'elle appelait la *passiveté* : être allée tellement au-delà du sens qu'il n'y a plus rien à vouloir.

Son directeur spirituel était Fénelon. On notera que pratiquement toutes les mystiques avaient un directeur de conscience, c'est-à-dire quelqu'un qui possède un statut officiel dans l'institution ecclésiastique, jugeant l'expérience du mystique selon les principes de la théologie et les règles de discipline de l'Église, selon les enseignements de la tradition. Finalement, c'est l'indicible de l'expérience mystique qui doit être contrôlé par un discours du maître pour l'accorder avec ce qui peut et doit être dit, elle doit nourrir la doctrine de la théologie, mais dans certaines limites à ne pas dépasser.

Donc Fénelon, au départ, essayait de limiter Madame Guyon dans le témoignage de son expérience, il lui disait d'écrire plus brièvement. Elle a d'ailleurs écrit sa vie dans plus de mille pages, *La Vie par elle-même* ⁸. Puis Fénelon a été progressivement fasciné par ses témoignages qui étaient du côté de l'au-delà du sens. Il a adopté deux positions, parfois celle du Maître en adéquation avec sa fonction, et le plus souvent celle du disciple instruit par Madame Guyon et passionné par la nouveauté de son expérience.

7. *Ibid.*, p. 70.

8. J. M. Guyon, *La Vie par elle-même et autres écrits biographiques*, Paris, Champion, 2001.

Madame Guyon visait le dépouillement intérieur, le dénuement, « l'anéantissement profond ne trouvant rien en soi de nommable ni d'exprimable », jusqu'à « ni vouloir ni penser la volonté ⁹ ». Ce qui se passe en elle est en même temps hors d'elle et elle ne peut rien en dire, ce sont ses termes. Son oraison est « vide de toutes formes, espèces et images ¹⁰ », et elle est marquée par l'absence de représentation de Dieu. Il s'agissait pour elle d'atteindre la mort en elle-même, de faire mourir ses sens.

C'est ce qui a fait que Bossuet, qui était dans une instance de l'Église encore au-dessus de Fénelon, a accusé Madame Guyon de quiétisme, d'une tendance à l'entier abandon qui n'était pas admissible. Il l'accusait de se situer au-delà des actes de piété ordinaire, de s'affranchir des obligations de la morale et de la religion, ainsi que du péché et de la culpabilité. Il voulait lui faire signer qu'elle ne croyait pas au Verbe incarné. Finalement, Bossuet tenait pour illégitime qu'elle se réfère à l'au-delà du discours. Le champ religieux ne devait pas excéder celui du discours. C'est ainsi qu'elle a été jugée hérétique et emprisonnée.

Cela concerne donc la fin de sa vie mais on remarquera que dans la plus grande partie de sa vie elle a énormément souffert de la sensation que Dieu l'abandonnait, la laissait tomber. L'inexistence de Dieu lui était insupportable. C'est la rencontre avec Fénelon qui l'a stabilisée, si je puis dire, car elle a pu croire enfin à l'existence de Dieu, par une voie très précise : Dieu l'avait choisie pour détruire la raison humaine et faire régner la sagesse de Dieu. Et Fénelon était le maître sur lequel régner, c'est Dieu qui lui avait ordonné. Elle était le médiateur entre Dieu et Fénelon. Elle était l'épouse de Dieu et Fénelon son enfant spirituel, son disciple, dans une filiation spirituelle. Dieu l'avait aussi mise à la place de Jésus-Christ afin de guider les maîtres spirituels. Elle réalisait ainsi ses rêves eschatologiques et messianiques. C'était une façon de faire exister Dieu en faisant exister La femme qu'elle était, La femme qui sauverait l'humanité.

Alors, ce concept de l'inexistence de l'Autre, de néantisation, de dénuement, dont témoignent les mystiques, en quoi est-il utile pour la psychanalyse, pour la direction et la fin de la cure ? Tout d'abord,

9. *Ibid.*, p. 343 et 655.

10. *Ibid.*, p. 215.

on précisera un point : il ne s'agit évidemment pas de penser que l'expérience des mystiques est la même que celle de l'analysant, loin de là, mais plutôt que certains points concernant l'expérience des mystiques nous permettent de saisir des concepts qui sont importants pour la psychanalyse. Et d'ailleurs pourquoi le concept d'inexistence de l'Autre est-il capital, pour la psychanalyse ? Parce que dans la névrose, le sujet fait exister l'Autre, il lui donne une consistance dans la construction de son fantasme. Et le parcours d'une analyse, précisément, c'est de mettre à l'épreuve l'inexistence de l'Autre, et même d'en témoigner dans la fin d'une analyse, dans le passage de l'analysant à l'analyste. Quant à l'analyste, quand il accueille le dire de l'analysant, il donne toute sa place à l'inexistence de l'Autre.

Dans le parcours d'une analyse, on peut parler, me semble-t-il, d'une néantisation du désir, d'un vidage de la substance de sujet dans le sens d'un vidage du Moi fort. Lacan, en 1955, dans son texte « Variantes de la cure-type », parlait de « subjectivation de sa mort », pour le sujet analysant qui devient analyste. Ce serait même la fin exigible d'une analyse, dit-il, pour le Moi de l'analyste qui « ne doit connaître le prestige d'un seul maître : la mort », « la réalité de sa propre mort » ne se référant à « aucun objet imaginable ¹¹ ». Donc on voit bien comment l'analyse touche à approcher cet indicible de la mort, en se situant à l'envers du discours du Maître. Voilà pourquoi l'analyste doit être arrivé à vider son Moi fort de sa substance, pour ne pas être aveuglé par un imaginaire qui empêche de laisser la place au réel dans la cure de l'analysant. L'analysant devenu analyste doit avoir affaire à ces points de néantisation du désir, en les ayant explorés dans leurs extrêmes.

On remarquera qu'on a d'une part « la subjectivation de la mort » qui sont des termes de 1955, et la « destitution subjective » qui sont les termes de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ¹² ».

Notons une autre expression qui revient souvent sous la plume de Madame Guyon, c'est le « ni vouloir ni penser », ou encore le « sans y penser ¹³ » : elle a atteint un tel dénuement, un tel non-vouloir

11. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 349.

12. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 252.

13. J. M. Guyon, *La Vie par elle-même et autres écrits biographiques*, op. cit., p. 389.

qu'elle agit sans y penser. Elle est allée tellement au-delà du sens qu'il n'y a plus rien à vouloir.

Rappelons que Lacan a utilisé à plusieurs reprises le même terme pour l'analyste qui, dans son acte, est « hors sans y penser ». Il disait aussi que l'acte de l'analyste est un « je ne pense pas », et que l'analyste ne devait rien vouloir pour son analysant. C'est un ne rien vouloir au sens de ne pas vouloir son bien, ne pas vouloir un désir en rapport à un idéal, ne pas lui promettre le bonheur, ne pas lui vouloir quelque chose qui serait en rapport avec le Moi de l'analyste et ses propres projections imaginaires. Ce « je ne pense pas », ce « hors sans y penser » de l'analyste, ce n'est pas le dénuement structural des mystiques, propre au trou dans la structure qui n'a pas pu être comblé, mais c'est le dénuement obtenu par le parcours analytique et la fin d'analyse. Lacan développe à plusieurs reprises le concept d'existence de l'analyste, dont le dire ex-siste à la vérité.

Alors, poursuivons sur la question de l'indicible, sur le versant de ce qui ne peut pas se dire parce que c'est au-delà du sens.

Pourquoi c'est capital, de saisir cette notion ? C'est important sur deux points : le maniement du transfert d'une part et la question du témoignage de la passe d'autre part. La passe, c'est le dispositif inventé par Lacan pour cerner l'indicible du désir de l'analyste, dans le passage de l'analysant à l'analyste. Et si on n'a pas cette notion d'au-delà du sens à l'esprit, on est dans une impasse. Lacan, finalement, sort de cette impasse avec sa conception de la femme pas toute : la femme, on ne peut pas la dire toute, et on ne peut la dire qu'une par une, parce qu'il n'y a pas de vérité qui existe.

Il y a encore une autre notion que Lacan développe dans le séminaire *Le Sinthome*, c'est que la femme n'a pas de sens pour un homme. Il a une façon à la fois jolie et curieuse de le dire : « Il peut y avoir femme couleur d'homme, et homme couleur de femme ¹⁴. » Ce qui reprend un peu le point de butée de Freud : la femme couleur d'homme, on pourrait dire que c'est la femme au désir de pénis, alors que l'homme couleur de femme, c'est l'homme avec la crainte de la castration. Mais que dit Lacan, de plus que Freud ? L'indicible propre à un homme ou à une femme, ce qui n'a pas de sens, ça a une couleur, c'est-à-dire une apparence de vérité, une apparence de sens. De

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 116.

la même manière, Lacan dit que le réel du couple homme-femme a une apparence de sens mais au fond, il n'a aucun sens. Une autre façon de le dire est l'inexistence du rapport sexuel. Et c'est cette absence de sens qui permet à Lacan de sortir de l'impasse dans la conduite d'une cure. Déjà dans le maniement du transfert, quand l'analyste doit tenir la place vide de sa fonction pour que le sujet puisse y repérer le signifiant manquant. C'est la fonction de l'analyste en tant que ça se tait, en ce qu'il manque à être, dit Lacan, pour permettre à l'analysant de construire l'objet *a* de son fantasme. C'est toute la dialectique qu'il y a entre l'agalma du transfert et le signifiant manquant dans l'Autre que doit présentifier l'analyste.

D'ailleurs, si on revient aux hystériques, on peut remarquer que, dans leur analyse, à certains moments, elles font valoir en quelque sorte le sens de leur symptôme, en mettant l'analyste dans la position de maître châtré face au savoir précieux qu'elles apportent, auquel elles tiennent et pour lequel elles tiennent à n'y être pour rien. Elles tiennent à leur symptôme et leur discours qui, comme dans celui des sorcières, est passion du phallus et de la castration, où le sexuel se fait passion du signifiant. Si l'analyste se situait du côté d'une vérité tout entière à dire, il serait du côté du discours du Maître, du côté de faire avouer que la femme a un sens, un sens sexuel. Ce serait forcer l'impasse du sujet, alors que si l'analyste donne son poids à cette jouissance qui ne peut se dire toute, il permet de sortir de Un du sens à maîtriser. L'analyste s'oriente, dans la direction de la cure, par le trou dans l'Autre du signifiant.

Et si on prend l'indicible du côté du témoignage de la passe, qu'est-ce qui peut se dire de l'au-delà du dire dans la passe ? Il s'agit de témoigner de la limite atteinte par le sens sexuel énoncé dans l'analyse, de la façon dont le réel se confirme de la limite de ce qui est impossible à dire. Il s'agit de démontrer comment s'est opéré le soutien du Nom-du-Père, de vérifier de quoi le phallus est le support, de développer le sens sexuel pour entrevoir l'échec du sens dans l'inexistence du rapport sexuel.

Et puisque j'ai évoqué le discours hystérique d'une part et le discours de l'au-delà du sens d'autre part, je ferai un parallèle avec, dans la passe, un témoignage du passage de comment on a cru à son hystérie et comment on n'y croit plus. On fait l'histoire de son

hystérie, ce que Lacan appelle l'« hystorisation ¹⁵ », celle de la construction de sa névrose, comment ça s'est dit, jusqu'à ne plus rien en dire parce qu'on a touché à l'au-delà du sens. C'est ainsi qu'on témoigne de la vérité menteuse à laquelle on croyait et à laquelle on ne croit plus, du symptôme femme qui n'a plus de sens. On passe du mythe qui s'est dit au savoir qui tombe en désuétude.

Je terminerai par ce qui s'élabore à partir de l'au-delà du discours dans une communauté analytique. Car après tout, dans une École de psychanalyse, on tente d'élaborer et de transmettre la doctrine analytique. Et comme on ne se situe pas dans une totalisation du savoir, on travaille des champs connexes à la psychanalyse, d'autres praxis théoriques, comme on peut le voir, dans cette journée, avec le droit, la littérature, l'art de la photographie. On fait aussi appel au savoir de l'expérience analytique elle-même, c'est-à-dire aux témoignages de la passe. Et d'ailleurs, pourquoi avoir évoqué les témoignages des mystiques qui étaient parfois jugés hors normes et de ce fait rejetés par la doctrine religieuse ? Parce que dans une École de psychanalyse, on ne rejette pas l'expérience qui apporte du nouveau, on ne dicte pas des normes afin de réguler un discours, de l'asseoir politiquement. Au contraire, on met à l'épreuve la psychanalyse comme envers du discours du Maître. Il me semble qu'on tente de nourrir la doctrine par la singularité de l'expérience et des témoignages du passage de l'analysant à l'analyste au cas par cas, et que c'est ce nouveau de l'expérience qui oriente une École de psychanalyse.

15. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 573.